

ANDREÏ CHEPTYTSKY
(1865-1944)¹

L'archevêque gréco-catholique de Lemberg (Lviv) Andreï Cheptytsky est l'une des figures majeures de l'éveil national ukrainien dans la première moitié du XX^e siècle, une figure singulière et complexe, qui incarne l'identité religieuse spécifique de la Galicie (par opposition au christianisme orthodoxe, majoritaire dans le reste de l'Ukraine) et l'histoire troublée de cette région. Pour les catholiques ukrainiens de rite byzantin (les « gréco-catholiques », appelés également « uniates »), il est à la fois le guide spirituel et le père de la nation, le symbole de la lutte pour l'unité ukrainienne. En même temps, il demeure un sujet de discorde entre les peuples qui se sont côtoyés en Galicie, mais qui se sont aussi souvent combattus, voir persécutés, pendant ce demi-siècle : Ukrainiens, Polonais, Juifs, Russes, Allemands. Autant dire que le personnage ne laisse pas indifférent. Il suscite passions, tensions et crispations, du fait d'un long parcours mouvementé et compliqué, à l'instar de son nom de famille (en polonais Szeptyćkyj, en ukrainien Šeptic'kij) pour lequel on rencontre pratiquement autant de façons d'écrire que d'auteurs. Le comte Roman-Aleksander (en religion Andreï) Cheptytsky était né en 1865, dans la propriété familiale de Prylbytchi, un village de Galicie orientale, près de Lemberg. Il appartenait à une ancienne lignée de la noblesse ruthène, entrée au service des rois de la République polono-lituanienne, puis de l'Empire autrichien. À la suite de l'acte d'union de Brest, en 1596, les Cheptytsky avaient abandonné la foi orthodoxe au profit du catholicisme romain, tout en gardant le rite grec-byzantin. Mais, au XIX^e siècle, la famille s'était entièrement « polonisée » jusqu'à adopter le rite latin.

Après un début de carrière dans l'armée autrichienne, vite interrompu par une grave maladie, Cheptytsky annonça sa décision de revenir au rite byzantino-slave de ses ancêtres et d'entrer dans l'ordre des moines basilien, au grand désespoir de son entourage, car l'Eglise gréco-catholique était alors regardée comme l'Église du peuple des campagnes. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir de l'encyclique *Orientalium dignitas* (1894) que le rite oriental sera reconnu officiellement par Rome égal au rite latin. Cheptytsky attendit cependant la fin de ses études de droit à Breslau (Wrocław), en 1888, pour recevoir les ordres et faire sa théologie chez les jésuites à Cracovie. Devenu prêtre en 1892, il connaît une ascension fulgurante : évêque de Stanyslawow (Ivano-Frankivsk) en 1899, archevêque de Lemberg et métropolitain de Galicie en décembre 1900, à seulement 35 ans.

¹ Article à paraître, in K. Amacher, E. Aunoble, A. Portnov, G. Nivat (dir.), *Mémoires divisées, mémoires partagées. Ukraine / Russie / Pologne*, Genève, Université de Genève (remis à l'éditeur 2019).

Au début du XX^e siècle, après de longues décennies de polonisation et de latinisation, les élites ruthènes gréco-catholiques revendiquaient leur originalité. Face à la progression des tendances russophiles, le renouveau d'un catholicisme de rite byzantino-slave épuré des influences latines devait servir de gage à un réveil national en quête de jalons identitaires. La présence à la tête des trois millions d'uniates d'un aristocrate au physique imposant, débordant d'idées et d'énergie, allait permettre de donner une forte assurance à ce courant, tout en apportant une alternative chrétienne aux idées laïques et radicales qui se répandaient alors dans le nationalisme naissant.

Loyal sujet de l'Empire austro-hongrois, le métropolite Cheptytsky encourage le maintien de l'orientation pro-autrichienne, en proposant que l'Église gréco-catholique reçoive un statut national équivalent à celui de l'Église latine pour les Polonais. Même s'il place au centre de ses préoccupations la réforme de la pratique religieuse et du monachisme, il donne aussi une large dimension sociale à son action auprès des masses paysannes et il agit en représentant d'une nation brimée et privée de voix politique depuis des siècles, s'efforçant d'obtenir pour elle une certaine autonomie administrative et culturelle.

Formé à la théologie post-tridentine, le métropolite Cheptytsky a également l'ambition d'étendre son influence aux régions d'Ukraine sous domination russe, et même au-delà, afin de propager la cause unioniste comme instrument de restauration de l'unité chrétienne par le biais de l'intégration des orthodoxes dans la juridiction de Rome. Dans ce but, il obtient du pape des pouvoirs secrets spéciaux et se rend incognito en Russie, en 1907, afin d'y organiser un groupe semi-clandestin de catholiques russes, ce qui ne manque pas de susciter l'irritation du gouvernement du tsar.

Au début de la première guerre mondiale, l'armée russe occupe Lemberg. S'ouvre une campagne de « russification » de la Galicie, tant politique que religieuse. Cheptytsky est alors arrêté, avant d'être interné dans une prison monastique en Russie. Il accueille avec satisfaction la révolution de Février 1917 qui lui semble offrir des perspectives à la mission catholique en Russie. Libéré par le Gouvernement provisoire, avant de regagner Lemberg, il s'arrête à Petrograd (Saint-Petersbourg) pour s'entretenir du futur statut de l'Ukraine, puis il établit des contacts avec la *Rada* centrale de Kiev (Kyiv). Il croit possible d'aboutir, dans le cadre d'un État indépendant, à une unification des Ukrainiens orthodoxes et grecs-catholiques, au sein d'un patriarcat de Kiev qui accepterait l'autorité romaine, et dont il n'exclut pas de devenir le primat.

La chute de la dynastie des Habsbourg voit la proclamation, en novembre 1918, d'une République populaire d'Ukraine occidentale, à laquelle le métropolite apporte son soutien. Mais les Polonais ont constitué leur propre république et entendent y incorporer la Galicie orientale. Jusqu'en mai 1919, la bataille fait rage autour de Lwów (Lviv). Victorieuses, les forces polonaises se livrent à des pogroms, les activistes ukrainiens sont internés, le métropolite est placé en résidence surveillée. Profitant d'une visite *ad limina* à Rome, il part en Europe et en Amérique du Nord plaider la cause d'une Galicie souveraine. Mais ses efforts restent vains. A son retour, en août 1923, il est arrêté et détenu deux mois à Poznań, le gouvernement polonais exigeant une déclaration de loyauté. Seule l'intervention du pape lui permet de rentrer à Lwów.

Cheptytsky poursuit ses efforts pour faire progresser l'idée de nation ukrainienne, mais son autorité paraît limitée, dans un contexte de radicalisation qui rend sa ligne modérée difficile à tenir, entre un gouvernement polonais qui veut imposer sa politique d'« assimilation nationale » et des extrémistes ukrainiens qui militent pour un « nationalisme intégral ». Les combattants du mouvement clandestin de l'*OUN* commettent une série d'assassinats de ministres polonais, mais aussi de notables modérés ukrainiens, attentats auxquels Varsovie répond par une brutale campagne de « pacification ». Quoique proche de certains dirigeants de l'*OUN*, Cheptytsky désapprouve la violence de l'organisation et il publie, en 1934, une lettre pastorale pour condamner ses « méthodes terroristes ».

L'idéal d'une Pologne multiethnique emporté par la mort de Piłsudski, la polonisation agressive s'intensifie et s'étend au domaine religieux. En 1938, au prétexte qu'il s'agissait d'anciens biens uniates, des centaines de lieux de culte orthodoxes en Polésie, à Chełm et en Volynie sont détruits ou transformés de force en églises catholiques de rite latin. Cheptytsky prend publiquement ses distances avec cette vague de répression. Il critique également l'État soviétique, auquel il reproche son régime de terreur et ses persécutions antireligieuses. En 1933, il publie une déclaration, dans laquelle il dénonce l'horreur de la Grande Famine en Ukraine soviétique.

Dans les six dernières années de sa vie, Cheptytsky voit la Galicie subir trois occupations étrangères successives, sur fonds de conflits inter-ethniques d'une violence inimaginable. Dès le pacte germano-soviétique (août 1939), le métropolite multiplie les appels pour exhorter les Ukrainiens à ne pas succomber aux sentiments anti-polonais. Mais les événements s'emballent. L'Armée rouge entre à Lwów en septembre 1939, la Galicie est incorporée à l'Ukraine soviétique et une répression massive s'abat sur les élites locales sur fond, peu après, de collectivisation forcée et de reprise en main idéologique. Cependant, le métropolite, désormais à demi-paralysé, n'est pas inquiet. Il entend d'ailleurs tirer profit de la nouvelle configuration pour relancer son plan d'extension de l'union vers l'est. À cet effet, il nomme quatre exarques chargés d'organiser le travail d'évangélisation à travers l'URSS. Mais ce projet qui contrarie l'*Ostpolitik* vaticane est bloqué par Pie XII.

Le 22 juin 1941, Hitler lance ses troupes contre l'Union soviétique. La population ukrainienne de Galicie accueille les Allemands en libérateurs. Cheptytsky salue la victoire du Reich sur « l'ennemi athée et inhumain » et écrit même à Hitler, en juillet 1941, pour lui exprimer l'adhésion du peuple ukrainien à la construction du « nouvel ordre en Europe ». Sans doute attendait-il des nazis la création d'un État ukrainien indépendant, un espoir vite déçu, puisque la Galicie est rattachée au Gouvernement général de Pologne tandis que les territoires plus à l'est sont transformés en colonies, tout en devenant le terrain d'un vaste nettoyage racial et ethnique.

Dès l'arrivée des Allemands, des Ukrainiens se livrent à Lwów et ailleurs à des pogroms contre la population juive, accusée d'avoir soutenu le régime soviétique. Cheptytsky s'avère impuissant à stopper ces massacres qui, en un mois, font plus de 20'000 morts, même s'il

n'hésite pas à héberger les fils du grand rabbin de la ville, assassiné en pleine rue. Dans les mois qui suivent, il entretient des relations ambiguës avec des dignitaires du Reich en échange de maigres facilités (les séminaires gréco-catholiques restent ouverts), alors que la situation devient de plus en plus complexe, au gré des renversements d'alliance de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (*UPA*), et de plus en plus violente, car au génocide perpétré par les nazis contre la minorité juive avec l'aide de supplétifs ukrainiens s'ajoute une épuration de masse pour vider l'Ukraine occidentale de ses habitants polonais.

Cheptytsky s'émeut de l'extermination des Juifs de Galicie. En février 1942, il écrit à Himmler de cesser d'associer des policiers ukrainiens aux exactions de la SS. Furieux, les nazis procèdent à une fouille du palais épiscopal et de la cathédrale. Dans un rapport à Rome, en août 1942, Cheptytsky livre son état d'esprit face aux atrocités : « Le régime allemand est mauvais, presque diabolique. [...] En moins d'un an, il n'y pas un jour où n'ont été commis les crimes les plus terribles. Le nombre de Juifs assassinés dépasse déjà, sans doute, les 200'000 [...] ». À la parole, le métropolite ajoute les actes. Il sauve des enfants juifs (entre 200 et 300, selon les sources), qu'il fait héberger dans les couvents basilien grâce au réseau qu'a mis en place son frère, l'abbé Klymenty Cheptytsky.

Cependant, ses déclarations publiques restent modestes, peut-être par crainte de se compromettre ou de la censure. Si, en novembre 1942, dans sa lettre pastorale « Tu ne tueras point », Cheptytsky exhorte les Ukrainiens à vivre en paix avec leurs voisins selon les commandements évangéliques, il n'y mentionne explicitement ni les Juifs ni les Polonais. Et, dans sa correspondance avec l'archevêque latin de Lemberg, il se refuse à incriminer les nationalistes ukrainiens, préférant rejeter les massacres de Polonais sur des bandes armées incontrôlées. Ultime paradoxe, au printemps 1943, il appuie la création de la division SS *Halytchyna* (Galicie) composée de volontaires galiciens, estimant que cette formation pourra servir d'ossature à une future armée ukrainienne dans la lutte finale face aux Soviétiques : il envoie l'un de ses auxiliaires bénir les troupes et détache dans leurs rangs une vingtaine d'aumôniers.

Après la prise de Lemberg par l'Armée rouge en juillet 1944, Cheptytsky est étroitement surveillé par le *NKVD*, comme le montrent les documents d'archives récemment publiés. Prudent, il donne quelques gages, en affirmant possible de trouver un terrain d'entente avec un État soviétique qui semble avoir adouci sa politique religieuse. En octobre 1944, une lettre élogieuse est rédigée en son nom pour remercier Staline d'avoir libéré et unifié l'ensemble de l'Ukraine. Les agents du *NKVD* proposent d'utiliser l'autorité du métropolite, âgé alors de 79 ans, pour renforcer l'emprise du régime soviétique en Ukraine occidentale. Toutefois, sa mort, survenue le 1^{er} novembre, met fin à ce plan. À la place, ordre est donné de liquider l'Église gréco-catholique ukrainienne, dont tous les évêques sont arrêtés et déportés en 1945 (y compris Klymenty Cheptytsky, mort en détention en 1951), tandis que les paroisses uniates se voient intégrées de force au patriarcat de Moscou, lors du concile réuni à Lviv/Lvov, en mars 1946, pour abroger l'Union de Brest.

Quinze ans après sa mort, une démarche en vue de la béatification du métropolite Cheptytsky est engagée auprès de Rome, mais elle est rejetée par le Vatican alors en plein rapprochement avec les orthodoxes. Une deuxième procédure est ensuite bloquée par le cardinal Wyszyński, primat de Pologne. Après la chute de l'URSS et la renaissance de l'Église gréco-catholique en Ukraine, l'archidiocèse de Lviv introduit une nouvelle demande, mais une partie de l'épiscopat polonais se montre à nouveau opposée, en dépit de l'avis favorable donné par Jean-Paul II lors de sa visite à Lviv, en 2001. Finalement, en juillet 2015, après une intervention du pape François, la congrégation pour les causes des saints a reconnu les « vertus héroïques » de Cheptytsky, première étape vers sa béatification.

Pourtant, déjà de son vivant, Cheptytsky suscitait des passions extrêmes : enthousiasme des uns, comme c'est le cas du jeune ecclésiastique français Louis (Lev) Gillet qui, à son contact, découvre le christianisme oriental, aversion et animosité de beaucoup d'autres. Chez ses contemporains polonais, le prélat uniate provoque la méfiance parce qu'il a abandonné sa culture d'origine, puis ce sentiment évolue vers une franche hostilité quand il se met à prôner la souveraineté de la Galicie. Sa spectaculaire ascension suscite un temps la suspicion des Ruthènes qui craignent de sa part une tentative de polonisation de leur Église. Pour l'administration tsariste, Cheptytsky passe pour un agent d'influence des Habsbourg, voire un espion de l'État-major autrichien.

Depuis, le métropolite n'a cessé d'être au centre de débats qui tournent autour de thèmes telles que sa nationalité, sa contribution à l'idée nationale ukrainienne, son rôle dans les relations conflictuelles entre les peuples de la région dans l'entre-deux-guerres, son attitude durant la Seconde Guerre mondiale. Ces questions restent très clivantes. Parmi les historiens polonais, Adam Kubasik considère que Cheptytsky a utilisé son ministère pastoral pour s'imposer comme un « leader politique » et Hieronim Wyczawski estime que cet activisme a débouché sur « un nationalisme chauvin » qui a contribué à l'exacerbation des tensions entre les deux peuples. À l'inverse, Andrzej Zięba, mettant l'accent sur l'ostracisation de Cheptytsky par les élites polonaises, et notamment l'épiscopat de rite latin, affirme que les torts sont partagés.

En Ukraine, là non plus, Cheptytsky n'est pas perçu partout de la même manière, même si l'Église gréco-catholique déploie une grande énergie pour populariser son nom : de nombreux colloques, livres et films ont pour objet de réhabiliter son action, des rues et des monuments lui sont dédiés, comme la monumentale statue inaugurée en 2015, devant la cathédrale Saint-Georges de Lviv, par le président Petro Porochenko. Dans la mémoire collective de l'Ukraine occidentale, Cheptytsky est admiré comme « une personnalité charismatique hors norme [qui] pensait et agissait en-dehors des sentiers battus » (Borys Gudziak, évêque), il est présenté comme le « Serviteur de Dieu », le « Moïse ukrainien », autant de titres qui lui confèrent une dimension quasi messianique. Mais, dans les régions centrales et orientales, où prévaut la présence orthodoxe, son image s'avère bien différente, encore marquée par la vision qu'a longtemps véhiculée de lui la propagande soviétique avec tous les clichés du genre, celui de l'« élève des jésuites, ambitieux et intrigant », du prélat sans scrupule servant les intérêts des « nationalistes bourgeois », de l'artisan du *Drang nach Osten* de Vienne, puis de Berlin.

Côté russe, l'attitude demeure, aujourd'hui encore, très négative. L'Église gréco-catholique est toujours dénoncée comme un « cheval de Troie » du Vatican et le métropolite Cheptytsky accusé d'avoir cherché, sa vie durant, à arracher l'Ukraine à la Russie. Ce point de vue est défendu par les historiens du patriarcat de Moscou, tel Vladislav Petrouchko, pour qui l'uniatisme paraît à la fois une entreprise de prosélytisme et une manœuvre politique, ce qui permet de fustiger la duplicité d'un prélat qui, en un demi-siècle, a servi, sans difficulté, tant de régimes successifs. L'escalade des tensions entre la Russie et l'Ukraine depuis 2014 contribue à relancer les attaques *ad personam* contre Cheptytsky, comme dans un article (anonyme) paru, en 2016, sur le site de l'Union des journalistes orthodoxes (de Russie), sous le titre « Un schizophrène ou un froussard ? ». Pour preuve qu'il reste considéré comme un ennemi dangereux de la Russie, une brochure, publiée par le métropolite en 1900, et rééditée en 1990 à Lublin, a été inscrite par un tribunal de Moscou sur la liste des livres « à caractère extrémiste » en raison de ses « positions contre l'orthodoxie et la Russie ».

L'attitude de Cheptytsky durant la Seconde Guerre mondiale, et notamment face au génocide des Juifs de Galicie, constitue le point culminant du débat entre ses défenseurs et ses détracteurs. Tous les arguments *pro et contra* ont été avancés pour interpréter ses déclarations de l'époque, avec leurs non-dits et prudentes circonvolutions. Il est probable qu'aucun des deux camps n'arrivera à convaincre l'autre définitivement et que, de ce fait, Cheptytsky restera un héros pour les uns, un collaborateur pour les autres. C'est ainsi que son inscription sur la liste des Justes parmi les nations, proposée par des rescapés de la Shoah, entre autres certains de ceux qu'il avait hébergés, n'a pas été acceptée par le comité du mémorial de Yad Vashem qui juge cette candidature inappropriée, alors que, de son côté, la communauté juive d'Ukraine a décidé, en 2008, d'honorer celui qui a sauvé des centaines de Juifs, en lui décernant le titre de « Juste ».

Toutes ces polémiques montrent combien il est difficile de dégager une appréciation globale non univoque de Cheptytsky. On ne saurait mésestimer le travail qu'il a engagé pour désenclaver la Galicie et l'ouvrir vers les terres ukrainiennes à l'est. D'une part, en préconisant l'emploi du mot « ukrainien » au lieu de « ruthène » devenu trop étroit, Cheptytsky élevait les Galiciens à un stade supérieur de conscience historique. D'autre part, alors que l'Église orthodoxe à Kiev s'avérait incapable de quitter l'orbite russe, sortir l'Église gréco-catholique de son régionalisme permettait d'en faire un instrument de l'essor ukrainien et, dans un deuxième temps, de lui conférer une envergure nationale avec une orientation résolument souverainiste.

Ce qui paraît aussi incontestable, c'est la force de caractère d'un homme, né de culture polonaise, baptisé dans le catholicisme latin, mais qui a fait sienne l'identité ruthène et dont l'image s'est trouvée ensuite entièrement associée à celle de ce peuple d'adoption. En particulier, le souvenir des tribulations personnelles du métropolite (emprisonné par l'occupant russe, exilé par les autorités polonaises, harcelé par le régime soviétique) lui a conféré un statut de martyr dans laquelle pouvait se reconnaître une nation tout entière, longtemps opprimée par ses deux puissants voisins.

Certes, Cheptytsky a traversé des périodes particulièrement troubles, quand les frontières et les régimes changeaient avec une rapidité et une brutalité aussi déconcertantes que dangereuses, d'où une action politique menée par à-coups, en fonction des circonstances, ce qui ne manque pas de donner à son parcours cette sinuosité que d'aucuns attribuent à la duplicité et à l'ambition, mais qui reflète plutôt chez cet homme de conviction le tragique enchaînement des doutes et des égarements, des espoirs et des désillusions. Plus que ses mérites ou erreurs politiques, c'est probablement cette dimension tragique qui fait de Cheptytsky un personnage légendaire dans la mémoire collective de sa Galicie natale.

Bibliographie

Cheptytsky, André (1967), « Lettre au pape Pie XII du 29-31 août 1942 », in Pierre Blet s.j. et al., *Actes et documents du Saint-Siège relatifs à la seconde guerre mondiale*, vol. 3, n° 406, p. 265.

Coco, Giovanni (2006), « Tra la Galizia e la Russia : la nomina episcopale di Andrej Szeptycki nell'ambito dell'Unionismo di Leone XIII », in *Dall'Archivio Segreto Vaticano*, vol. 1, pp. 31-168.

Galadza, Peter (2009), *Unité en Division : Lettres de Lev Gillet (un moine de l'Église d'Orient) à Andrei Cheptytsky 1921-1929*, Paris : Parole et Silence.

Himka, John-Paul (1998), *Religion and Nationality in Western Ukraine : The Greek Catholic Church and the Ruthenian National Movement in Galicia, 1867-1900*, Montreal : McGill-Queen's University Press.

Himka, John-Paul (2013), « Metropolitan *Andrey Sheptytsky* and the Holocaust », *Polin. Studies in Polish Jewry*, vol. XXVI : *Jews and Ukrainians*, pp. 337-359.

Korolevskij, Cyrille (2005), *Le prophète ukrainien de l'unité : Métropolitaine André Szeptyckyj (1865-1944)*, Paris : F.-X. de Guibert.

Krawchuk, Andrii (1997), *Christian Social Ethics in Ukraine : The Legacy of Andrei Sheptytsky*, Edmonton : Canadian Institute of Ukrainian Studies - University of Alberta.

Magocsi, Paul-Robert (éds.) (1989), *Morality and Reality : The Life and Times of Andrei Sheptytsky*. Edmonton : Canadian Institute of Ukrainian Studies/University of Alberta.

Zaitsev, Oleksandr (2015), « Ukrainian Integral Nationalism and the Greek-Catholic Church in the 1920-1930s », in J. Nelis, A. Morelli, D. Praet (éds.), *Catholicism and Fascism in Europe, 1918-1945*, Hildesheim : G. Olms Verlag, pp. 389-401.